

Walter Scott

Contes et ballades

Mélanges poétiques



BeQ

Walter Scott

(1771-1832)



Contes et ballades

Mélanges poétiques

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 193 : version 1.01

Sources

Histoires fantastiques, par Hoffmann, Byron, Walter Scott, Ch. Nodier, Avignon, Amédée Chaillot, Éditeur, 1864. Textes traduits de l'anglais par John William Polidori.

Contes fantastiques, par Apulée, Hoffman, Walter Scott, Byron, Uhland, etc. Avignon, Amédée Chaillot, Éditeur, 1861.

Romans poétiques et poésies diverses, par Walter Scott, traduction de M. Defauconpret, avec des éclaircissements et des notes historiques. Deux tomes. Paris, Furne, Libraire-éditeur, 1830.

Contes

Les aventures de Martin Waldeck

Les solitudes de la forêt du Harz, en Allemagne, mais surtout les montagnes nommées Blockberg ou plutôt Brockenberg, sont le théâtre des contes de sorcières, des démons et des apparitions. Le genre de vie des habitants, qui sont mineurs ou bûcherons, les rend très enclins à la superstition, et ils attribuent souvent à la magie les phénomènes naturels dont ils sont témoins dans leurs occupations solitaires, ou dans leurs travaux souterrains. Parmi les diverses légendes qui ont cours dans cette contrée sauvage, la plus répandue est celle qui suppose que la forêt du Harz est hantée par un démon protecteur, qu'on représente sous la forme d'un homme gigantesque, avec une couronne et une ceinture de feuilles de chêne, portant à la main un pin déraciné. Il est certain que plusieurs personnes assurent avoir vu une figure pareille se promener sur le sommet des montagnes, et le fait de cette

apparition est si généralement admis, que le scepticisme moderne n'a d'autre ressource que de l'attribuer à une illusion d'optique.

Dans les anciens temps, les rapports de ce démon avec les habitants étaient plus familiers, et, selon les traditions de la forêt de Harz, il se mêlait des affaires des mortels, avec le caprice assez ordinaire aux esprits, tantôt pour leur faire du bien, tantôt pour leur faire du mal. Mais on observait qu'à la longue ses dons finissaient par être nuisibles à ceux qui les avaient reçus, et il n'était pas rare que les pasteurs, dans leur zèle pour leurs troupeaux, composassent de longs sermons pour les empêcher d'avoir aucun commerce avec le démon du Harz. Les aventures de Martin Waldeck ont été souvent racontées par les vieillards à leurs enfants, quand ils les voyaient rire d'un danger qui leur paraissait imaginaire.

Un capucin missionnaire occupait la chaire de l'église d'un petit hameau appelé Morgenbrodt, situé dans la forêt du Harz, d'où il tonnait contre la méchanceté des habitants, leur commerce avec

les démons et les fées, et en particulier avec l'esprit des bois. La doctrine de Luther commençait à se répandre parmi les paysans, (car l'événement que nous racontons a eu lieu sous le règne de Charles Quint) et ils se moquaient du zèle avec lequel cet homme vénérable insistait sur ce sujet. Enfin, de même que sa véhémence augmentait avec leur opposition, ainsi leur opposition croissait à proportion de sa véhémence. Les habitants n'aimaient pas à voir un démon paisible qui vivait sur le Brockenberg depuis tant de siècles, confondu avec Belphégor, Astaroth et Beelzebut, et condamné sans appel au feu éternel. La crainte que l'esprit ne se vengeât sur eux de ce qu'ils écoutaient une sentence si injuste, ajoutait encore à l'intérêt qu'ils lui portaient. « Un missionnaire qui aujourd'hui est ici et demain n'y est plus, disaient-ils, peut dire ce qui lui plaît ; mais nous qui depuis longtemps habitons cette contrée, nous sommes laissés à la merci du démon insulté ; et nous payerons pour tous. » L'irritation causée par ces réflexions les fit passer des injures aux voies de fait ; ils saisirent des pierres et forcèrent le prêtre à aller

prêcher ailleurs contre les démons.

Trois jeunes gens qui avaient été présents à cet événement, retournaient à leur chaumière où ils s'occupaient à préparer du charbon pour les forges. Dans la route, leur conversation tomba naturellement sur le démon du Harz et sur la doctrine du capucin. Max et Georges Waldeck, les deux frères aînés, tout en avouant que le langage du capucin avait été indiscret, lorsqu'il avait voulu déterminer d'une manière précise le caractère du démon et sa demeure, soutenaient cependant qu'il était très dangereux de recevoir ses dons, et d'avoir quelques rapports avec lui. Il était puissant, mais capricieux, et ceux qui avaient commerce avec lui faisaient rarement une bonne fin. N'avait-il pas donné au brave chevalier Ecbert de Rabenwole ce fameux cheval noir, par le moyen duquel il vainquit tous les champions au grand tournoi de Brême. Et ce même cheval ne précipita-t-il pas son cavalier dans un abîme si profond qu'on n'a plus vu ni l'un ni l'autre ? N'avait-il pas donné à Dame Gertrude Trodden un charme pour faire le beurre ? Et ne fut-elle pas brûlée comme sorcière

par le grand juge criminel de l'Électorat, parce qu'elle se vantait de ce don ? Mais toutes ces histoires faisaient peu d'impression sur Martin Waldeck, le plus jeune des frères.

Martin était jeune, téméraire et impétueux, adroit dans tous les exercices qui distinguent les montagnards, bravant des dangers avec lesquels il s'était rendu familier, il riait de la timidité de ses frères. – Ne contez plus de pareilles sornettes, le démon est un bon démon, il vit au milieu de nous comme s'il était un paysan comme nous, il fréquente les cavernes et les retraites des montagnes, comme un chasseur ou un pâtre ; celui qui aime la forêt du Harz et ses sites sauvages, ne peut pas être indifférent au destin des enfants du sol. Si le démon était aussi malicieux que vous le dites, comment aurait-il quelque pouvoir sur les masses qui reçoivent ses dons sans se soumettre à sa puissance ? Lorsque vous portez votre charbon à la forge, l'argent que vous recevez du blasphémateur Blaize, n'est-il pas aussi bon que si vous le receviez du pasteur lui-même ? Ce ne sont pas les dons de l'esprit qui vous mettront en danger, mais c'est l'usage que

vous en ferez dont vous aurez à rendre compte. Si le démon m'apparaissait en ce moment et m'indiquait une mine d'or ou d'argent, je commencerais à la creuser avant qu'il eût tourné le dos, et je me croirais sous la protection d'un être plus puissant que lui, tant que je ferais un bon usage de la richesse dont il m'aurait mis en possession.

Son frère aîné lui répondit que les richesses mal acquises étaient ordinairement mal dépensées, tandis que Martin assurait d'un ton présomptueux que la possession de tous les trésors de la forêt du Harz n'apporterait pas le moindre changement dans ses habitudes, ses moeurs et son caractère.

Ses frères supplièrent Martin de parler avec moins de témérité sur un pareil sujet, et parvinrent avec beaucoup de difficulté à attirer son attention sur une chasse au sanglier qui s'approchait. En parlant ainsi, ils arrivèrent à leur chaumière, située dans une gorge étroite, sauvage et romantique du Brockenberg. Ils relevèrent leur soeur dans l'opération de la cuite du charbon, qui

demande une attention constante, et ils se partagèrent entre eux l'occupation de veiller alternativement pendant la nuit.

Max Waldeck l'aîné veilla pendant les deux premières heures de la nuit ; et il fut vivement alarmé en observant sur le côté opposé de la vallée un grand feu environné de figures qui dansaient en rond en faisant diverses postures. La première idée de Max fut d'éveiller ses frères ; mais se rappelant le caractère audacieux du plus jeune, et voyant qu'il était impossible d'éveiller l'un sans l'autre ; pensant aussi que c'était peut-être une illusion du démon par suite des expressions téméraires de Martin, il jugea plus prudent de se mettre en prières et d'attendre la fin de cette étrange apparition. Après avoir brillé pendant quelque temps, le feu s'éteignit par degrés et fit place à une obscurité profonde, et le reste de la veille de Max ne fut troublé que par le souvenir de ses terreurs.

Georges prit la place de Max, qui alla se reposer. Le phénomène du feu allumé sur le flanc opposé de la montagne se renouvela à ses yeux. Il

était entouré de figures que leurs formes opaques placées entre le feu et l'oeil du spectateur faisaient distinguer ; elles se mouvaient tout autour comme si elles étaient occupées à quelques cérémonies mystérieuses. Georges, quoique également prudent, était d'un caractère plus courageux que son aîné. Il résolut d'examiner de plus près l'objet de son étonnement. Il franchit le ruisseau qui traversait la vallée, monta sur le flanc opposé, et arriva à une portée de flèche du feu qui paraissait brûler avec la même ardeur qu'auparavant.

Ceux qui l'environnaient ressemblaient à ces fantômes que l'on voit dans un rêve agité, et le confirmèrent dans l'idée qu'ils n'étaient pas de ce monde. Parmi ces êtres fantastiques, Georges Waldeck distingua un géant tenant à la main un arbre déraciné dont il se servait de temps en temps pour attiser le feu, et qui n'avait d'autres vêtements qu'une couronne et une ceinture de feuilles de chêne. Le coeur de Georges palpita, lorsqu'il reconnut la figure du démon du Harz, que les vieux bergers et les chasseurs lui avaient dépeint plusieurs fois, pour l'avoir vu errer dans

les montagnes. Il tourna le dos et se préparait à fuir ; mais il eut honte de sa faiblesse ; il récita mentalement le premier verset du psaume *Tous les bons anges louent le Seigneur*, qu'on regarde dans ce pays comme un puissant exorcisme, et il se retourna vers l'endroit où il avait vu le feu. Mais il avait disparu.

La pâle clarté de la lune éclairait seule le flanc de la montagne, et lorsque Georges, la démarche tremblante, le front inondé d'une sueur froide, les cheveux hérissés, fut arrivé à l'endroit où le feu avait paru brûler, et qui était marqué par un grand chêne, il n'en vit pas le plus léger vestige. La mousse et les fleurs sauvages n'avaient pas été foulées, les branches du chêne qui semblaient enveloppées de tourbillons de flammes et de fumée, étaient humides de la rosée de la nuit.

Georges retourna en tremblant à sa chaumière, et faisant la même réflexion que son frère aîné, il résolut de ne rien dire de ce qu'il avait vu, de peur d'éveiller dans Martin cette curiosité audacieuse qu'il regardait presque comme unie à l'impiété.

C'était maintenant le tour de Martin de veiller. Le coq de la maison avait déjà chanté, et la nuit était presque finie. En examinant l'état de la fournaise où le bois était placé pour être réduit en charbon, il fut surpris de ce que le feu n'avait pas été suffisamment entretenu ; car dans son excursion, Georges avait oublié le principal objet de sa veille. La première pensée de Martin fut d'appeler ses frères, mais observant qu'ils étaient plongés dans un sommeil très profond, il respecta leur repos, et se mit à alimenter le feu sans leur secours. Le bois qu'il y jeta paraissait humide et peu propre à brûler, car le feu loin de se raviver semblait s'éteindre. Martin alla chercher quelques broussailles, qu'on avait fait sécher avec soin ; mais lorsqu'il retourna, le feu était totalement éteint. C'était un accident sérieux qui les menaçait d'une perte de plusieurs jours de travail. Martin vexé de ce contretemps voulut battre du feu, mais l'amadou était mouillé et il n'en put venir à bout. Il allait appeler ses frères, lorsqu'une vive lueur pénétra non seulement par la fenêtre, mais encore par toutes les fentes de leur chaumière grossièrement bâtie, et le força à

regarder la même apparition qui avait effrayé ses frères. Sa première pensée fut que les Mulhelhaussers, leurs rivaux, avec qui ils avaient eu plusieurs querelles, avaient franchi leurs limites, pour voler leurs bois, et il résolut d'éveiller ses frères pour se venger de leur audace. Mais, après un moment de réflexion, et en observant les gestes et les postures de ceux qui se jouaient au milieu du feu, tout incrédule qu'il était, il jugea que c'était un phénomène surnaturel. Qu'ils soient hommes ou démons, dit l'intrépide bûcheron, ceux que je vois occupés à des cérémonies fantastiques, je vais leur demander du feu pour rallumer notre fournaise. Il abandonna en même temps l'idée d'éveiller ses frères. On croyait généralement qu'une seule personne à la fois pouvait tenter des aventures pareilles à celle qu'il allait entreprendre ; il craignit aussi que ses frères, dans leur timidité scrupuleuse, ne l'empêchassent d'exécuter son dessein ; il détacha donc sa lance du mur, et sortit pour tenter seul l'aventure.

Avec le même succès que son frère Georges, mais avec un courage bien supérieur, Martin

traversa le ruisseau, monta sur la hauteur, et approcha si près de l'assemblée des esprits, qu'il reconnut le démon du Harz qui la présidait. Il frissonna d'effroi pour la première fois de sa vie ; mais se souvenant que de loin il avait désiré et même sollicité cette entrevue, il rappela son courage, et, l'orgueil suppléant à la résolution, il s'avança avec assez de fermeté vers le feu. Plus il en approchait, plus les figures qui l'entouraient étaient hideuses et fantastiques. Il fut reçu par des éclats de rire discordants et peu naturels, qui parurent plus alarmants à ses oreilles que les sons les plus tristes et les plus désagréables qu'il eût pu imaginer. Qui es-tu ? dit le géant en donnant une espèce de gravité à ses traits sauvages, qui semblaient de temps en temps contractés par la convulsion du rire qu'il voulait réprimer.

– Martin Waldeck le bûcheron, répondit le hardi jeune homme ; et vous, qui êtes-vous ?

– Le roi des forêts et des mines, répondit le spectre ; pourquoi oses-tu troubler mes mystères ?

– Je suis venu chercher du feu pour rallumer

ma fournaise, répondit l'audacieux Martin ; puis il lui demanda hardiment à son tour : Quels sont les mystères que vous célébrez ici ?

– Nous célébrons, répondit le complaisant démon, les noces d'Hermès avec le Dragon Noir : mais prends le feu que tu es venu chercher et va-t-en. Nul mortel ne peut nous regarder longtemps sans mourir.

Le paysan enfonça la pointe de sa lance dans un tison enflammé, le souleva avec peine et s'éloigna au milieu des éclats de rire qui redoublèrent de violence et qui firent retentir toute la vallée. Lorsque Martin rentra dans sa chaumière, son premier soin, quelque étonné qu'il fût de tout ce qu'il avait vu, fut de placer le tison au milieu du feu, mais malgré tous ses efforts, il ne put parvenir à rallumer les charbons, et le bois qu'il avait pris au feu des démons finit par s'éteindre. Il se retourna et remarqua que le brasier brûlait encore sur la montagne, quoiqu'il n'y eût plus personne alentour. Persuadé que le spectre avait voulu se moquer de lui, il s'abandonna à sa hardiesse naturelle, et résolu de

voir la fin de cette aventure, il retourna au feu, où il prit un autre tison enflammé sans que le démon s'y opposât, mais il ne put réussir à rallumer sa fournaise. L'impunité ayant accru son audace, il osa faire une troisième expérience, et parvint avec autant de succès jusqu'au feu ; mais lorsqu'il eut pris une autre pièce de bois enflammé, et qu'il eut tourné le dos pour s'éloigner, il entendit la voix discordante et surnaturelle du démon prononcer ces mots : – Ose retourner ici une quatrième fois !

Ses efforts pour rallumer le feu avec ce dernier tison ayant été aussi infructueux que les autres, Martin Waldeck y renonça et se jeta sur un lit de feuilles sèches, pour attendre le moment de raconter à ses frères son aventure extraordinaire. Il fut tiré d'un profond sommeil dans lequel l'avaient plongé la fatigue de son corps et l'agitation de son esprit, par de bruyantes exclamations de surprise et de joie. Ses frères étonnés de voir le feu éteint lorsqu'ils s'éveillèrent, commencèrent par arranger le charbon pour le rallumer, lorsqu'ils trouvèrent parmi les cendres, trois grandes masses

métalliques, qu'ils reconnurent pour de l'or pur, car la plupart des paysans de la forêt du Harz sont minéralogistes par pratique.

Leur joie fut un peu diminuée, lorsqu'ils apprirent de Martin la manière dont il avait acquis ce trésor. Ce qu'ils avaient vu eux-mêmes, leur fit croire facilement ce qu'il leur raconta. Mais ils ne purent résister à la tentation de partager les richesses de leur frère. Martin Waldeck se mettant à la tête de la maison acheta des terres et des forêts, bâtit un château, obtint des lettres de noblesse, et, au mépris de l'ancienne noblesse du voisinage, il fut investi de tous les privilèges d'un homme d'une haute naissance. Son courage dans la guerre et dans les querelles privées, et le nombre des hommes d'armes, qu'il avait à sa solde, le soutint pendant quelque temps contre la haine qu'il s'était attirée par son élévation soudaine, et par l'arrogance de ses prétentions. Martin Waldeck prouva, ainsi que tant d'autres, combien peu les mortels peuvent prévoir l'effet d'une prospérité inattendue sur leur caractère. Les mauvaises dispositions de son naturel que la pauvreté avait

réprimées, se développèrent et portèrent leurs fruits, par les tentations et les moyens de s'y livrer. Comme on ne s'arrête pas en tombant dans l'abîme, une passion en éveilla une autre ; le démon de l'avarice appela celui de l'orgueil et l'orgueil fut accompagné de la cruauté et de l'oppression. Le caractère de Waldeck, toujours courageux et hardi, mais rendu plus arrogant et plus dur par la prospérité, lui attira la haine, non seulement des nobles, mais encore des classes inférieures, qui voyaient avec un double dégoût, les droits oppressifs de la noblesse féodale de l'Empire exercés sans remords par un homme sorti de la lie du peuple. Son aventure, quoique cachée avec soin, commença à circuler, et le clergé condamnait déjà comme sorcier et complice des démons, le scélérat qui avait acquis un trésor d'une manière si étrange. Environné d'ennemis ouverts ou cachés, tourmenté par des querelles particulières, menacé d'excommunication par l'Église, Martin Waldeck, ou, comme il faut maintenant l'appeler, le baron von Waldeck, regrettait souvent avec amertume les travaux de sa paisible pauvreté.

Mais son courage ne l'abandonnait pas au milieu de ces difficultés, et il semblait augmenter avec les dangers qui l'environnaient, lorsqu'un accident hâta sa chute.

Une proclamation du duc régnant de Brunswick avait invité à un tournoi solennel tous les nobles allemands d'une extraction pure et honorable. Martin Waldeck, richement armé, accompagné de ses deux frères et d'une suite brillante, eut l'arrogance de paraître parmi les chevaliers de la province, et demanda la permission d'entrer dans la lice. Cette demande parut mettre le comble à sa présomption. Mille voix s'écrièrent : Point de charbonnier ! Hors de lui, Martin Waldeck tira son épée et frappa le héraut qui s'opposait à son entrée. Cent épées furent tirées pour venger ce crime, qui alors était presque aussi coupable que le sacrilège ou le régicide. Waldeck après s'être défendu comme un lion, fut saisi, jugé sur le lieu même par les juges du camp, et condamné, pour avoir troublé la paix de son souverain, et violé la personne sacrée d'un héraut d'armes, à avoir la main droite coupée, à être privé des honneurs de la noblesse

dont il était indigne, et à être chassé de la ville. Lorsqu'il eut été dépouillé de ses armes, et qu'il eut souffert la mutilation infligée par cette sentence sévère, la malheureuse victime de l'ambition fut abandonnée à la populace, qui le suivit en proférant des injures et des menaces, l'appelant oppresseur et sorcier, et qui en vint enfin à des voies de fait. Ses frères (car sa suite s'était dispersée) parvinrent à le tirer des mains de la populace, lorsque rassasiée de cruautés, elle l'eut laissé à demi-mort du sang qu'il avait perdu et des outrages qu'il avait reçus. On ne leur permit pas, tant la cruauté de leurs ennemis était raffinée, de se servir d'un autre moyen de transport que d'un tombereau, tel que celui dont ils se servaient autrefois. Ils y déposèrent leur frère sur un tas de paille, espérant à peine atteindre un asile avant que la mort l'eut délivré de ses souffrances.

Lorsque les Waldecks, voyageant de cette misérable manière, approchèrent de leur pays natal, ils aperçurent, dans un chemin creux entre deux montagnes, une figure qui s'avancait vers eux et qu'ils prirent pour un vieillard. Mais à

mesure qu'il s'approchait, sa taille et ses membres semblaient grandir, son manteau tomba de ses épaules, son bâton de pèlerin se changea en un pin déraciné, et ils reconnurent la forme gigantesque du démon du Harz. Lorsqu'il se trouva vis-à-vis la charrette où gisait le malheureux Waldeck, ses traits se contractèrent en un sourire méchant et dédaigneux, et il demanda au blessé : Comment trouves-tu le feu que mes tisons ont allumé ? La faculté de se mouvoir, que la terreur avait suspendue chez les deux frères, parut rendue à Martin par l'énergie de son courage. Il se leva sur son séant, fronça le sourcil, et secouant contre le spectre son poignet sanglant, il lui lança un regard de haine et de défi. Le démon disparut en faisant un éclat de rire aussi bruyant, aussi affreux qu'à l'ordinaire, et laissa Waldeck épuisé par cet effort de la nature expirante.

Les frères épouvantés conduisirent la charrette vers les tours d'un couvent qui s'élevaient au milieu des pins à peu de distance de la route. Ils y furent reçus charitablement par un capucin, aux pieds nus et à longue barbe, et Martin ne survécut

que le temps nécessaire pour achever la première confession qu'il eût faite depuis sa prospérité soudaine, et pour recevoir l'absolution du même prêtre qu'il avait aidé à chasser du hameau de Morgenbrodt, trois ans auparavant à pareil jour. On supposa que les trois années de sa prospérité précaire avaient un rapport mystérieux avec les trois visites qu'il avait faites au feu allumé par les démons sur la montagne.

Le corps de Martin Waldeck fut enterré dans le couvent où il expira, et ses frères, ayant pris l'habit de l'ordre, y vécurent et y moururent en se livrant à des pratiques de dévotion. Ses terres que personne ne réclamait demeurèrent incultes, jusqu'à ce que l'empereur s'en empara comme d'un fief vacant, et les ruines du château que Waldeck avait appelé de son nom sont, au rapport des mineurs et des bûcherons, la demeure des mauvais esprits. Les aventures de Martin Waldeck sont un exemple des maux qui sont la suite des richesses promptement acquises et mal employées.

Le Bahr-Geist

ou

L'esprit du château de Baldringham

On fit halte à midi dans un petit village, où le pourvoyeur avait fait des préparatifs pour lady Éveline ; mais elle fut surprise de ce qu'il continuait à rester invisible. La conversation du connétable de Chester était bien instructive, et lady Éveline prêtait une oreille patiente au développement qu'il lui faisait de la généalogie d'un brave chevalier de la famille distinguée de Herbert, dans le château duquel il se proposait de passer la nuit, lorsqu'un homme de la suite annonça un messenger de la part de la dame de Baldringham.

– C'est la respectable tante de mon père, dit Éveline en se levant, pour témoigner de son respect pour son âge et pour sa parenté, ce que les

moeurs de l'époque l'exigeaient.

– Je ne savais pas, dit le Connétable, que mon brave ami eût cette parente.

– C'est la soeur de ma grand'mère, répondit Éveline, une noble dame saxonne ; mais elle a toujours blâmé une union avec un normand, et n'a plus vu sa soeur depuis son mariage.

Elle fut interrompue par l'arrivée du messager qui lui présenta, un genou en terre, une lettre d'invitation de la vieille tante à sa nièce de venir passer la nuit dans la demeure d'Ermengarde de Baldringham, s'il restait à Acfreid de Baldringham assez de sang saxon dans les veines pour désirer de voir son ancienne parente.

Le connétable Hugues de Lacy voulait détourner Éveline d'accepter cette invitation, en alléguant le soin de sa sûreté, mais elle lui répondit :

– Ma sûreté, milord, ne peut être en danger dans la maison d'une si proche parente. Quelles que soient les précautions qu'elle a jugé à propos de prendre pour la sienne, elles doivent être

suffisantes pour me garantir de tout péril.

– Je désire que vous ne vous trompiez pas, dit Hugues de Lacy ; mais j’y ajouterai celle de placer près du château une patrouille qui ne le perdra pas de vue tant que vous y resterez.

Il se tut, et ajouta ensuite, en hésitant un peu, qu’il espérait qu’Éveline, allant visiter une parente dont les préventions contre les Normands étaient généralement connues, se tiendrait en garde contre tout ce qu’elle pourrait entendre à ce sujet.

Elle lui répondit avec un air de dignité qu’il n’était pas probable que la fille de Raymond Bérenger voulût écouter rien qui pût blesser l’honneur d’une nation dont son père était issu ; et le connétable fut obligé de se contenter de cette réponse, désespérant d’en recevoir une plus satisfaisante. Il se souvint d’ailleurs que le château de Herbert n’était qu’à deux milles de l’habitation de Lady Baldringham, et il marcha en silence à côté d’Éveline jusqu’au point de la route où ils devaient se séparer pour la nuit.

C’était un endroit élevé d’où l’on pouvait voir

à droite le château gothique d'Amelot Herbert, et à gauche, la vieille maison grossièrement construite au milieu des bois de chênes, où Lady Baldringham maintenait les coutumes des Anglo-Saxons, et avait en haine et en mépris toutes les innovations introduites en Angleterre depuis la bataille d'Hastings.

Là le connétable, ayant donné ordre à une partie de sa troupe de conduire Éveline chez sa parente, et de veiller toute la nuit sur la maison, mais à une distance suffisante pour ne pouvoir ni en offenser la maîtresse, ni lui donner d'ombrage, baisa la main de la jeune orpheline, et prit congé d'elle à regret.

Éveline entra alors dans un chemin si peu battu, qu'il annonçait combien était solitaire la maison où elle allait. Cette maison, à un seul étage, avait ses murs tapissés de plantes grimpantes, et l'herbe croissait jusque sur le seuil de la porte, à laquelle pendait une corne de buffle. Personne ne se présentait pour recevoir Éveline.

– À votre place, lui dit dame Gillian, je

tournerais bride. Cette vieille maison semble ne promettre ni vivres ni abri à des chrétiens.

Éveline la fit taire, mais son regard jeté sur Rose décelait son propre malaise. Sur l'ordre de sa maîtresse, Raoul tira de la corne un son discordant. Ce ne fut qu'au troisième signal que la porte s'ouvrit, et des domestiques des deux sexes se montrèrent dans un vestibule sombre et étroit. Le même officier qui avait apporté à Éveline l'invitation de sa tante, s'avança pour l'aider à descendre de cheval. Deux matrones d'un âge mûr et quatre jeunes filles s'approchèrent avec respect. Éveline allait leur demander des nouvelles de sa tante, mais les matrones mirent un doigt sur leurs lèvres, comme pour l'inviter au silence, geste qui, joint à la singularité de sa réception sous d'autres égards, ajouta encore à la curiosité qu'elle avait de voir sa parente.

Cette curiosité fut bientôt satisfaite. On ouvrit une porte à deux battants, et Éveline entra dans une grande salle fort basse, ornée d'une tapisserie en haute lice, au bout de laquelle, sous une

espèce de dais, était assise la vieille dame de Baldringham. Ses quatre-vingts ans bien comptés n'avaient pas affaibli l'éclat de ses yeux, ni fait fléchir d'un pouce sa taille majestueuse ; ses cheveux gris étaient encore assez touffus pour lui former une coiffure ornée d'une guirlande de feuilles de lierre ; sa longue robe retombait en plis nombreux autour d'elle ; à sa ceinture brodée, se montrait une grande boucle d'or ornée de pierres précieuses qui auraient valu la rançon d'un comte. Ses traits avaient été beaux, imposants même ; on y lisait encore, quoiqu'ils fussent flétris et ridés, un caractère de grandeur sérieuse et mélancolique, parfaitement assorti avec ses vêtements et ses manières.

L'accueil reçu d'Ermengarde par Éveline fut d'un caractère aussi antique et aussi solennel que la mise et que la maison de cette parente. Quand sa nièce s'approcha d'elle pour l'embrasser, sans se lever elle l'arrêta en appuyant sa main sur son bras, et elle examina avec la plus scrupuleuse attention sa physionomie et ses vêtements. Enfin elle se leva et lui fit un baiser au front, mais elle l'accompagna de réflexions peu obligeantes sur le

costume de la jeune fille, auxquelles Éveline répondit avec une certaine vivacité : – La mode peut avoir changé, madame ; mais mes vêtements sont ceux que portent toutes les jeunes personnes de mon âge et de mon rang.

– La jeune fille parle bien et hardiment, Berwine, dit Ermengarde ; et sauf quelques détails de son accoutrement, elle est mise d’une manière qui lui sied. Ton père, à ce que j’ai appris, est mort en chevalier sur le champ de bataille.

– Il n’est que trop vrai, répondit Éveline ; et ses yeux se remplirent de larmes au souvenir d’une perte si récente.

– Je ne l’ai jamais vu, dit Ermengarde.

En ce moment l’intendant entra dans l’appartement en saluant sa maîtresse un genou en terre, il lui demanda quelles étaient ses intentions relativement à la garde de soldats normands qui étaient restés devant la porte.

– Des soldats normands devant la maison de Baldringham ! s’écria la vieille dame. Qui les y a

amenés ? Que viennent-ils faire ?

– Je crois, répondit l'intendant, qu'ils sont venus pour garder cette jeune dame.

– Quoi, ma fille ! dit Ermengarde d'un ton de reproche mélancolique, n'oses-tu passer une nuit sans gardes dans le château de tes ancêtres ?

– À Dieu ne plaise ! répondit Éveline. Ces soldats ne sont ni à moi, ni sous mes ordres. Ils font partie du cortège du connétable de Lacy, qui les a chargés de veiller autour de ce château de crainte des brigands.

– Des brigands ! répéta Ermengarde. Les brigands n'ont fait aucun tort à la maison de Baldringham, depuis qu'un brigand normand lui a enlevé son trésor le plus précieux dans la personne de ton aïeule.

Éveline répondit que comme les Lacys et les Normands en général n'étaient pas agréables à sa tante, elle ordonnerait au chef du détachement de s'éloigner du voisinage de Baldringham. La vieille dame n'y consentit pas, et donna ordre de porter à boire et à manger à ces Normands, pour

ne pas leur laisser le droit de dire qu'elle manquait d'hospitalité. Nous ne répéterons pas la conversation qui eut lieu pendant le repas, mais lorsque lady Baldringham dit à Éveline que, selon l'antique usage de sa famille, elle devait se soumettre à la règle établie pour les filles de sa race de passer la nuit dans la chambre du Doigt rouge, la nièce se troubla. – Je... J'ai... entendu parler de cette chambre, dit Éveline avec timidité, et si c'était votre bon plaisir, j'aimerais mieux passer la nuit ailleurs. Ma santé a souffert des dangers et des fatigues auxquels j'ai été exposée tout récemment, et avec votre permission j'attendrai une autre occasion pour me conformer à l'usage qu'on m'a dit être particulier aux filles de la maison de Baldringham.

– Et dont cependant vous voudriez vous dispenser, dit la vieille Saxonne en fronçant les sourcils d'un air courroucé. Une telle désobéissance n'a-t-elle pas coûté déjà assez cher à votre maison ? Éveline, es-tu assez dégénérée de l'esprit de bravoure de tes ancêtres pour ne pas oser passer quelques heures dans cette chambre ?

– Je suis chez vous, madame, répondit Éveline, et je dois me contenter de l'appartement qu'il vous plaira de me donner. Mon coeur est assez ferme pour se soumettre à l'usage de votre maison.

Elle dit ces seules paroles avec un certain mécontentement, car elle voyait dans la conduite de sa tante une intention désobligeante et peu hospitalière. Et cependant, lorsqu'elle réfléchissait à la légende de la chambre où elle devait coucher, elle ne pouvait s'empêcher de considérer la dame de Baldringham, comme ayant des motifs légitimes pour se conduire ainsi, puisqu'elle se conformait aux traditions de sa famille et à la croyance du temps, également respectées par Éveline.

La soirée passée au château de Baldringham aurait été d'une durée effrayante et insupportable, si l'idée du danger qu'on appréhende ne faisait pas passer rapidement le temps qui s'écoule jusqu'à l'heure redoutée. Enfin l'instant de se séparer arriva. La vieille Saxonne souhaita le bonsoir à sa nièce d'un air solennel, lui fit le

signe de la croix sur le front, l'embrassa, et lui dit à l'oreille : – Prends courage, et puisses-tu être heureuse !

– Ma suivante, Rose Flammock ou ma femme de chambre, dame Gillian, femme du vieux Raoul, ne peuvent-elles passer la nuit dans mon appartement ? demanda Éveline.

– Impossible ! ce serait vous exposer toutes deux à de grands dangers ; c'est seule que vous devez apprendre votre destinée, comme l'ont fait toutes les femmes de notre race, à l'exception de votre grand'mère. Et quelles ont été les conséquences du mépris qu'elle a eu pour les usages de notre maison ! Hélas ! je vois en ce moment sa petite-fille orpheline dans la fleur de sa jeunesse.

– J'irai donc seule dans cette chambre, dit Éveline avec un soupir de résignation. On ne dira jamais que pour éviter un moment de terreur, j'aie appelé sur moi l'infortune.

– Vos suivantes seront dans l'antichambre et presque à portée de vous entendre. Berwine vous introduira dans votre appartement. Je ne puis le

faire moi-même. Vous savez qu'on n'y rentre jamais, quand on y a passé une nuit.

Elle dit adieu à Éveline avec plus d'émotion et de sympathie qu'elle ne lui en avait encore montré, et lui fit signe de suivre Berwine, qui l'attendait, avec deux filles portant des torches, pour la conduire dans l'appartement redouté.

Les torches éclairant les murs grossiers et les voûtes sombres de plusieurs passages, les aidèrent à descendre les marches usées d'un antique escalier tournant, et l'on arriva dans une pièce passable du rez-de-chaussée, à laquelle quelques tentures, un bon feu dans la cheminée, un myrthe grimpant autour de la fenêtre, laissant passer les rayons de la lune, donnaient une apparence un peu confortable.

– Cette pièce, dit Berwine, est la chambre de vos suivantes ; nous deux nous allons plus loin.

Elle prit une torche des mains d'une des filles, qui toutes deux semblaient reculer de frayeur, ce qui fut remarqué par dame Gillian qui probablement n'en savait pas la cause. Mais Rose Flammock suivit sa maîtresse, sans son ordre et

sans hésiter, tandis que Berwine conduisait Éveline vers une petite porte qui, garnie de clous à grosse tête, communiquait à un cabinet de toilette à l'extrémité duquel se trouvait une porte semblable. Ce cabinet avait aussi une fenêtre dont les carreaux, ombragés par de verts arbustes, laissaient passer un faible rayon de la lune.

Berwine s'arrêtant devant cette porte, montra Rose à Éveline et lui dit : – Pourquoi nous suit-elle ?

– Pour ne pas quitter ma maîtresse dans le danger, quel qu'il puisse être, répondit Rose, avec la hardiesse de langage et de résolution qui la caractérisaient. Parlez, dit-elle, ma chère maîtresse, en s'adressant à elle et lui prenant la main, dites que vous n'éloignerez pas Rose de vous. Si je n'ai pas l'esprit aussi élevé que votre race, le coeur et la bonne volonté ne me manquent pas pour vous servir. Vous tremblez comme la feuille ! N'entrez pas dans cette chambre, ne vous laissez pas imposer par toute cette pompe et ces préparations mystérieuses et terribles ; il faut vous moquer de cette

superstition antique et, je crois, à demi païenne.

– Il faut que lady Éveline entre, jeune fille, répondit sévèrement Berwine, il faut qu'elle entre seule, et non pas accompagnée d'une suivante malapprise.

– *Il faut ! il faut !* répéta Rose ; est-ce le langage qu'on tient à une libre et noble demoiselle ! Ma chère maîtresse, donnez-moi à entendre par le moindre signe que vous le désirez, et je mettrai leur *Il faut* à l'épreuve. J'appellerai de la fenêtre les cavaliers normands, et je leur dirai que nous sommes tombées dans une caverne de sorcières, et non pas dans une maison hospitalière.

– Silence, folle ! dit Berwine dont la voix tremblait de colère et de peur ; vous ne savez pas qui habite dans la chambre voisine !

– J'appellerai des gens qui le verront bientôt, dit Rose en courant à la fenêtre, lorsque Éveline, la prenant à son tour par le bras, la força de s'arrêter.

– Je te remercie de ton dévouement, Rose, dit-

elle, mais cela ne me serait d'aucun secours. Celle qui entre par cette porte doit être seule.

– Alors j'entrerai à votre place, dit Rose. Vous êtes pâle, vous frissonnez, vous mourrez de frayeur. Il y a là plus de supercherie que de surnaturel ; ou si quelque méchant esprit demande une victime, il vaut mieux que ce soit Rose que sa maîtresse.

– Cesse, dit Éveline en recueillant son courage, tu me fais rougir de moi-même. Ceci est une antique épreuve qui ne regarde que les femmes descendues de la maison de Baldringham jusqu'au troisième degré, et qui ne les regarde qu'elles. Je ne m'attendais pas à avoir à la subir ; mais puisque l'heure est venue où il me faut la subir, je la soutiendrai avec autant de courage qu'aucune de celles qui y ont été exposées avant moi.

En parlant ainsi, elle prit la torche de la main de Berwine, souhaita une bonne nuit à elle et à Rose, se dégagea doucement de l'étreinte de cette dernière, et s'avança dans la chambre mystérieuse. Rose se pencha assez pour voir que

c'était une pièce de dimensions modérées, semblable à celles qu'elles venaient de traverser, éclairée par les rayons de la lune, qui pénétraient par une fenêtre située à la même hauteur que celle de l'antichambre. Elle ne put pas en voir davantage, car Éveline se retourna sur le seuil, l'embrassa en la repoussant doucement dans la petite pièce qu'elle quittait, ferma la porte de communication, et tira les verrous, comme pour se prémunir contre quiconque voudrait entrer dans de mauvaises intentions.

Berwine alors exhorta Rose, si elle tenait à la vie, à se retirer dans la première antichambre, où les lits étaient préparés, et, si elle ne se livrait pas au repos, à garder au moins le silence en faisant des prières. Mais la fidèle Flamande résista courageusement à ses ordres et à ses supplications.

– Ne me parlez pas de danger, dit-elle ; je reste ici, afin d'être au moins à portée d'entendre si ma maîtresse est en danger ; et malheur à qui lui fera du mal. Sachez que vingt lances normandes entourent cette maison, prêtes à venger l'injure

qui serait faite à la fille de Raymond Bérenger.

– Réservez vos menaces pour des êtres qui sont mortels, dit Berwine, celui qui hante cette chambre ne les craint pas.

Elle partit, laissant Rose étrangement agitée et quelque peu effrayée par ses derniers mots. Rose se mit à la fenêtre de la petite antichambre, pour s'assurer de la vigilance des sentinelles, et voir la position exacte du corps-de-garde. La lune était dans son plein et éclairait suffisamment le terrain d'alentour. Les fenêtres des deux premières pièces et de la chambre mystérieuse donnaient sur un ancien fossé dont le fond était à sec, et il s'y trouvait en beaucoup d'endroits des arbustes et des arbres dont les branches pouvaient faciliter l'accès de la maison. L'espace ouvert qui s'étendait après le fossé était bien éclairé, et au delà on voyait les chênes séculaires de la forêt.

La beauté calme de cette scène, le silence de tous les alentours, les réflexions sérieuses qui en naissaient, apaisaient en une certaine mesure les craintes inspirées par les événements de la soirée.

– Après tout, se dit Rose, pourquoi serais-je

inquiète au sujet de lady Éveline ? Il n'y a pas une grande famille, normande ou saxonne, qui ne se distingue par quelque observance superstitieuse particulière à sa race, comme si ces gens dédaignaient d'aller au ciel par le même chemin qu'une pauvre Flamande comme moi. Si je pouvais voir une sentinelle normande, je me rendrais certaine de la sûreté de ma maîtresse. Ah ! j'en vois une se promener là-bas, enveloppée dans son grand manteau blanc ; la lune fait briller le fer de sa lance. Eh ! sire cavalier !

Le Normand accourut et vint jusqu'au bord du fossé.

– Que désirez- vous ? lui demanda-t-il.

– La fenêtre voisine de la mienne, dit Rose, est celle de Lady Éveline Bérenger, que vous êtes chargé de garder. Veillez avec attention sur ce côté du château.

– Fiez-vous-en à moi, répondit le cavalier, et serrant autour de lui sa grande chape, espèce de surtout milliaire, il alla se placer contre le tronc du chêne le plus voisin, où il resta les bras

croisés, appuyé sur sa lance, et ressemblant à un trophée d'armes plutôt qu'à un guerrier vivant.

Certaine d'avoir des secours à quelques pas, Rose quitta la croisée, et, enhardie par cette certitude, elle s'assura, en écoutant à la porte, qu'il ne régnait pas le moindre bruit dans la chambre d'Éveline, et se mit à commencer quelques dispositions pour se reposer elle-même. Elle rentra donc dans la première chambre, où, ayant noyé sa frayeur dans des libations de *lithealos*, ale douce, d'une force et d'une qualité supérieure, qu'on lui avait offert à boire, dame Gillian dormait d'un sommeil profond.

Rose exprima tout bas son indignation de la paresse et de l'indifférence de Gillian, prit la couverture du lit qui lui avait été destiné, l'emporta dans l'antichambre, et avec les joncs répandus sur le sol, elle se fit une couche où, à demi assise, à demi étendue, elle résolut de passer la nuit, en veillant le plus qu'elle pourrait sur sa maîtresse.

Elle s'assit, les yeux fixés sur la pâle planète qui brillait dans toute sa splendeur dans le ciel de

minuit, elle se proposa de ne pas laisser le sommeil s'approcher de ses paupières, jusqu'à ce que l'aube du jour lui donnât la certitude que rien de fâcheux n'était arrivé à Éveline.

Pendant ce temps, ses pensées avaient pour objet le monde sombre et sans bornes d'au-delà le tombeau, et la grande question de savoir si ceux qui l'habitent sont absolument séparés de ceux qui vivent sur la terre, ou si, sous l'influence de motifs que nous ne pouvons apprécier, ils continuent à entretenir d'obscures communications avec les êtres qui ont la réalité terrestre de la chair et du sang. Rose ne niait pas cette dernière croyance, mais son bon sens et son caractère ferme la faisaient douter de la fréquence de ces apparitions surnaturelles, et tout en éprouvant des frémissements involontaires à chaque feuille qui s'agitait, elle tâchait de croire qu'en se soumettant à la formalité qu'on lui avait imposée, Éveline ne courait aucun danger réel, et ne faisait que sacrifier à une vieille superstition de famille.

À mesure que cette conviction se renforçait

dans l'esprit de Rose, son dessein de veiller s'affaiblissait : ses pensées erraient comme un troupeau mal gardé, ses yeux n'avaient qu'une sensation indistincte du disque large et argenté qu'ils continuaient à regarder. À la fin ils se fermèrent, et assise, enveloppée dans son manteau, les bras croisés sur sa poitrine, le dos appuyé contre le mur, Rose Flammock tomba dans un profond sommeil.

Son repos fut terriblement interrompu par un cri aigu et perçant parti de l'appartement où sa maîtresse reposait. Se lever et s'élancer vers la porte, fut l'affaire d'un moment pour la généreuse fille, qui ne permettait jamais à la crainte de contrebalancer l'amour ou le devoir. La porte était solidement fermée par des barres et des verrous ; et un autre cri plus faible, ou plutôt un gémissement, semblait dire : Que le secours soit instantané, ou il sera inutile. Rose courut ensuite à la fenêtre, et elle appela par des cris d'effroi le soldat normand que son manteau blanc faisait distinguer, toujours immobile contre le vieux chêne.

À ce cri : « Au secours ! au secours ! On assassine lady Éveline ! », cette apparente statue s'élançait avec rapidité jusqu'au bord du fossé, et allait le franchir vis-à-vis la fenêtre ouverte, par où Rose le pressait de se hâter par sa voix et par ses gestes.

– Pas ici ! pas ici ! s'écria-t-elle avec une précipitation qui lui faisait presque perdre la respiration, en le voyant se diriger vers elle ; la fenêtre à droite... escaladez-la, pour l'amour de Dieu, et ouvrez la porte de communication.

Le soldat parut la comprendre ; il se précipita dans le fossé sans hésiter, s'aidant des buissons pour descendre. Il disparut un moment sous les broussailles, et, un instant après, se servant des branches d'un chêne nain, il apparut aux yeux de Rose, à sa droite et près de la fenêtre de l'appartement fatal. Il ne restait qu'une crainte : c'était que la fenêtre ne fût barricadée à l'intérieur ; mais non, elle céda à l'effort du Normand, et ses débris tombèrent dans la chambre avec un fracas auquel le sommeil même de dame Gillian ne put résister.

Elle fit écho aux cris de Rose par ses propres cris, comme font les insensés et les poltrons, et entra dans l'antichambre au moment où la porte de la chambre d'Éveline s'ouvrait, et où le soldat parut, portant dans ses bras le corps sans vie de la demoiselle normande elle-même. Sans prononcer une parole, il le plaça dans les bras de Rose, et, avec la même précipitation qu'il était entré, il s'élança par la fenêtre ouverte d'où Rose l'avait appelé.

Dame Gillian, perdant la tête de terreur et d'étonnement, poussait des exclamations et des cris, appelait du secours, et ne cessait de faire des questions. Enfin Rose la réprimanda si sévèrement qu'elle sembla retrouver le peu de raison qui lui restait. Elle reprit alors assez de calme pour aller prendre une lampe qui brûlait dans sa chambre, puis se rendit du moins utile en indiquant des moyens pour faire reprendre les sens à sa maîtresse, et les employa avec Rose. Elles y réussirent enfin ; Éveline soupira profondément, entrouvrit les yeux, mais les referma de suite, et sa tête s'affaissant sur le sein de sa fidèle suivante, un tremblement universel

agita son corps. Rose se mit à lui frapper dans les mains et à lui frotter les tempes avec toute la tendresse et tout l'empressement de son amitié ; enfin elle s'écria : – Elle vit ! elle revient à elle ! Dieu soit loué !

– Dieu soit loué ! répéta d'un ton solennel une voix qui se fit entendre près de la fenêtre ; et Rose, jetant les yeux de ce côté avec une nouvelle terreur, vit sur l'arbre le soldat qui était venu si à propos au secours de sa maîtresse, et qui semblait regarder avec intérêt ce qui se passait dans la chambre. Elle courut vers lui sur-le-champ. – Retirez-vous, lui dit-elle, vous serez récompensé dans un autre moment. Retirez-vous ! mais écoutez ! restez à votre poste, je vous appellerai, si l'on avait encore besoin de vous ; partez ! soyez fidèle et discret.

Le soldat obéit sans répondre un seul mot, et elle le vit descendre dans le fossé. Elle retourna alors vers sa maîtresse, qu'elle trouva soutenue par Gillian, faisant entendre quelques faibles gémissements, et murmurant des mots inintelligibles, qui prouvaient que quelque cause

alarmante lui avait fait éprouver un choc terrible.

Dame Gillian n'eut pas plus tôt recouvré un peu de sang-froid, que sa curiosité s'accrut en proportion. – Que veut dire tout cela ? demanda-t-elle à Rose ; que s'est-il donc passé ?

– Je n'en sais rien, répondit Rose.

– Qui peut le savoir, si ce n'est vous ? répliqua Gillian. Appellerai-je les autres femmes de milady ? éveillerai-je toute la maison ?

– Gardez-vous-en bien, s'écria Rose ; attendez que milady soit en état de donner des ordres elle-même. Quant à cette chambre, que le ciel m'aide ! je ferai de mon mieux pour découvrir les secrets qu'elle contient. Ayez bien soin de ma maîtresse.

À ces mots, elle prit la lampe, fit le signe de la croix, entra hardiment dans la chambre mystérieuse, et l'examina avec attention.

C'était un appartement voûté de moyenne grandeur. Dans un coin était une petite statue de la Vierge, grossièrement sculptée, placée au-dessus d'un bénitier saxon d'un travail curieux. Il

ne s'y trouvait que deux sièges et un lit sur lequel il semblait qu'Éveline s'était couchée. Les débris de la fenêtre jonchaient le plancher, mais c'était le soldat qui l'avait brisée, et Rose ne vit aucune autre issue que la porte, par où un étranger aurait pu s'introduire dans l'appartement, et elle était sûre que personne n'avait pu y passer.

Rose avait surmonté jusqu'alors sa terreur, mais elle finit par en subir l'influence ; se couvrant le visage de sa mante, comme pour se garder de quelque effrayante vision, elle rentra dans la seconde chambre, d'un pas moins assuré, et avec plus de vitesse qu'elle n'en était sortie. Elle pria ensuite dame Gillian de l'aider à transporter Éveline dans la première des trois chambres ; puis elle ferma soigneusement la porte de communication, comme pour placer une barrière entre elles et le danger qui pouvait les menacer de ce côté.

Éveline cependant avait recouvré la connaissance et les forces au point de pouvoir se mettre sur son séant, et elle commençait à prononcer quelques paroles entrecoupées. – Rose,

dit-elle enfin, je l'ai vue. Mon sort est irrévocable.

Rose, pensant aussitôt à l'imprudence qu'il y aurait à laisser entendre par dame Gillian ce que sa maîtresse dirait dans un moment si terrible, l'envoya appeler deux des suivantes d'Éveline. Gillian y alla lentement et en murmurant. Dès qu'elle fut partie, Rose, donnant un libre cours à l'affection qu'elle ressentait pour sa maîtresse, l'implora, de la manière la plus tendre, pour qu'elle ouvrit les yeux (car elle les avait refermés), elle la suppliait de parler à Rose, à sa chère Rose, qui était prête à mourir, s'il le fallait, à côté de sa maîtresse.

– Demain, Rose, demain, murmura Éveline, je ne puis parler maintenant.

– Soulagez au moins votre coeur par un seul mot. Dites ce qui vous a ainsi alarmée, quel danger vous craignez.

– Je l'ai vue, répondit Éveline, j'ai vu l'esprit de cette chambre, la vision fatale à ma race ! Ne me presse pas davantage ; demain vous saurez tout.

Lorsque Gillian revint avec les deux autres femmes de la suite d'Éveline, elles conduisirent leur maîtresse, d'après l'avis de Rose, dans la chambre que ces deux femmes avaient occupée et qui était à quelque distance. On la plaça dans un lit, et Rose, ayant renvoyé les autres suivantes, à l'exception de Gillian, en leur disant d'aller chercher du repos où elles pourraient en trouver, resta à veiller près de sa maîtresse. Éveline fut encore fort agitée pendant quelque temps ; mais peu à peu la fatigue, et l'influence d'une potion calmante que Gillian eut assez de bon sens pour préparer et pour lui faire prendre, parurent la tranquilliser. Elle tomba dans un profond sommeil, et ne s'éveilla que lorsque le soleil paraissait déjà au-dessus des montagnes dans le lointain.

Lorsque Éveline ouvrit les yeux, elle sembla être sans aucun souvenir de ce qui c'était passé la nuit précédente, du moins elle n'en dit pas un mot et se hâta de quitter une maison où elle avait reçu une hospitalité si déloyale. Son escorte s'empressa autour d'elle, et elle donna le signal du départ.

Le brillant spectacle du lever du soleil, le chant des oiseaux perchés sur tous les buissons, le mugissement des bestiaux qui se rendaient dans leurs pâturages, la vue d'une biche accompagnée de son faon bondissant à ses côtés, tout concourait à dissiper la terreur qu'avait inspirée à Éveline sa vision nocturne et à modérer le ressentiment qui avait agité son coeur depuis l'instant où elle avait quitté sa tante.

Elle permit alors à son palefroi de ralentir le pas, Rose vit une pâleur plus calme succéder, sur les joues de sa maîtresse, aux couleurs qu'y avait appelées l'émotion de la colère.

– Nous pouvons voyager sans rien craindre, dit Éveline, sous la garde des nobles et victorieux Normands. Leur colère est celle du lion ; elle détruit ou s'apaise tout d'un coup.

– Si je ne sens pas tout leur mérite, répondit Rose, je suis du moins charmée de les voir autour de nous dans les bois où l'on dit qu'on peut rencontrer des dangers de toute espèce ; et j'avoue que je me sens le coeur léger, à présent que nous ne pouvons plus apercevoir une seule

pierre de la vieille maison où nous avons passé une nuit si désagréable, et dont le souvenir me sera toujours odieux.

Éveline la regarda avec un sourire.

– Avoue la vérité, Rose, tu donnerais ta plus belle robe pour savoir mon horrible aventure.

– Ce serait avouer seulement que je suis femme ; mais quand je serais homme, je crois que la différence de sexe ne diminuerait que bien peu ma curiosité.

– Tu ne cherches pas à te faire valoir, ma chère Rose, en parlant des autres sentiments qui te font désirer de connaître ce qui m’est arrivé ; mais je ne les apprécie pas moins. Oui, tu sauras tout, mais pas à présent, à ce que je crois.

– Quand il vous plaira, ma bonne maîtresse, il me semble pourtant qu’en renfermant dans votre coeur un secret si terrible, vous ne faites qu’en rendre le poids plus insupportable. Vous pouvez être sûre de mon silence.

– Rose, tu parles avec raison et prudence ; entourée de ces braves guerriers, avec Rose à

mon côté, je ne trouverais pas de moment plus favorable pour t'apprendre ce que tu as tant de droit de connaître. Tu vas donc tout savoir. Tu sais sans doute quels sont les attributs de ce que les Saxons de ce pays appellent un *Bahr-Geist* ?

– Pardon, mademoiselle, mon père m'a toujours détourné d'écouter de tels discours.

– Sache donc, dit Éveline, que c'est un spectre, ordinairement l'image d'une personne défunte, qui, soit à cause des injures qu'elle a souffertes dans un certain endroit, ou parce qu'il s'y trouve un trésor caché, ou pour tout autre motif, se montre en ce lieu de temps en temps, devient familier à ceux qui l'habitent, et s'entremêle à leur destin, tantôt pour les servir, tantôt pour leur nuire. Le *Bahr-Geist* est donc regardé quelquefois comme un bon génie, et quelquefois comme un esprit malfaisant, attaché à de certaines familles ou à certaines classes d'hommes. Le destin de la maison de Baldringham, maison qui ne jouit pas de peu de considération, est de recevoir les visites d'un être semblable.

– Et ne puis-je vous demander quelle est la cause de cette visite, si on la connaît ? demanda Rose qui désirait profiter le plus longtemps possible d'une humeur communicative qui pouvait s'épuiser incessamment.

– Je ne connais la légende qu'imparfaitement, dit Éveline, mais voici à peu près dans quels termes elle a généralement cours. Baldrick, le héros qui posséda le premier ce domaine de là-bas, après deux ans de mariage, se dégoûta de sa femme à tel point, qu'il forma la résolution cruelle de la faire mourir. Il envoya deux de ses chevaliers à la maison de Baldringham, pour mettre à mort l'infortunée Vanda, et leur ordonna de lui apporter l'anneau qu'il lui avait mis au doigt le jour de leur mariage, en signe que ses ordres étaient accomplis. Ces hommes furent impitoyables dans leur mission ; ils étranglèrent Vanda dans ce même appartement, et comme sa main était si enflée qu'ils ne pouvaient par aucun effort en retirer l'anneau, ils s'en mirent en possession en séparant le doigt. Mais longtemps avant le retour des cruels exécuteurs de sa mort, l'ombre de Vanda avait apparu devant son mari

épouvanté, en lui montrant son doigt sanglant, elle lui avait fait comprendre d'une manière terrible que ses ordres sauvages avaient été ponctuellement exécutés. Après avoir continuellement apparu à Baldrick, en paix et en guerre, dans les déserts et dans les camps, à la cour et à l'église, jusqu'à ce qu'il fût mort de désespoir, pendant un pèlerinage en Terre-Sainte, le Bahr-Geist, ou l'esprit de Vanda assassinée, devint si terrible pour la maison de Baldringham, que le secours de saint Dunstan lui-même fut à peine suffisant pour mettre des bornes à ses visites. Lorsque les exorcismes du saint eurent conjuré l'esprit, il imposa, en expiation du crime de Baldrick, une dure pénalité aux femmes qui descendraient de sa maison jusqu'au troisième degré : ce fut, qu'une fois dans leur vie, et avant leur vingt-unième année, elles passeraient une nuit, seules dans la chambre où Vanda avait été assassinée, en récitant certaines prières pour le repos de son âme et de celle de son meurtrier. Pendant cette redoutable nuit, on croit généralement que l'esprit de la femme assassinée se montre à la personne qui veille, et lui donne

quelque signe de sa bonne ou de sa mauvaise fortune future. S'il est favorable, elle lui apparaîût avec un visage souriant et la bénit avec sa main non sanglante ; mais si elle annonce des malheurs, elle montre la main dont le doigt a été séparé, avec un air sévère, comme ressentiment de sa cruauté inhumaine. Quelquefois on dit qu'elle parle. J'ai appris ces détails il y a longtemps de la bouche d'une vieille saxonne, la mère de notre Marguerite, qui avait été une suivante de ma grand'mère, et qui quitta la maison de Baldringham, lorsque ma grand'mère s'en enfuit pour épouser le père de mon père.

– Et sachant qu'on observait dans cette maison une coutume si horrible, comment avez-vous pu, ma chère maîtresse, vous résoudre à accepter l'invitation de la dame de Baldringham ?

– Je ne sais trop comment répondre à cette question, Rose. Je craignais d'abord que le malheur récent de mon père, être tué par l'ennemi qu'il méprisait le plus (comme je lui ai entendu dire que sa tante le lui avait prédit), était peut-être la conséquence de l'inobservation de cette

coutume ; ensuite j'espérais que ma tante, par politesse et par humanité, ne me presserait pas de m'exposer à un danger trop effrayant pour mon esprit. Tu as vu comment ma cruelle parente s'est hâtée de saisir cette occasion, et comment, ayant le nom de Bérenger et, je crois, son courage, je ne pouvais échapper au piège où je m'étais jetée moi-même.

– Mais, au nom du ciel, qu'avez-vous vu dans cette horrible chambre ?

– Voilà la question, dit Éveline en portant la main à son front, comment ai-je pu regarder ce que j'ai vu distinctement, et conserver le libre empire de mes pensées ! J'avais récité les prières prescrites pour le meurtrier et pour sa victime ; j'étais assise sur la couche qui m'avait été assignée, après avoir quitté la portion de mes vêtements qui auraient gêné mon repos ; bref, j'avais surmonté le premier effroi que j'avais éprouvé en me renfermant dans cette chambre mystérieuse, et j'espérais passer la nuit dans un sommeil aussi paisible que mes pensées étaient innocentes. Mais je fus cruellement désabusée. Je

ne puis apprécier combien de temps j'avais dormi, lorsque mon sein fut oppressé par un poids énorme, qui semblait à la fois étouffer ma voix, arrêter les battements de mon coeur, et suffoquer ma respiration ; et lorsque je cherchai à découvrir la cause de cette horrible suffocation, je vis sur mon lit le fantôme de la matrone assassinée, plus grande que pendant sa vie, avec une physionomie où la beauté et la dignité se mêlaient à l'expression farouche de la vengeance satisfaite. Elle leva sur moi la main qui portait les marques sanglantes de la cruauté de son mari et parut faire le signe de la croix, pour me vouer à la mort. L'esprit se pencha sur moi, prononça quelques paroles menaçantes, et abaissait ses doigts saignants, comme pour toucher mon visage, lorsque l'extrême terreur me donnant la force qui me manquait d'abord, je poussai un cri strident, la fenêtre s'ouvrit et se brisa avec fracas... et... mais à quoi bon te dire le reste, Rose, quand tu montres si clairement, par le mouvement de tes yeux et de tes lèvres, que tu me regardes comme un enfant effrayé par un rêve ?

– Ne vous fâchez pas, ma chère demoiselle, dit Rose, il est vrai que je crois que vous avez eu le cauchemar ; ce que les médecins regardent comme le produit de l’imagination et d’une mauvaise digestion.

– Tu es savante, dit Éveline, et non taquine ; mais je t’assure que mon bon ange est venu à mon secours sous une forme humaine, qu’à son aspect le fantôme s’est évanoui, et que l’ange m’a transporté dans ses bras hors de cette chambre terrible ; j’espère qu’en bonne chrétienne, tu ajouteras plus de foi à ce que je te dis.

– Sans doute, sans doute, mademoiselle, répondit Rose. C’est même cette circonstance de l’ange gardien qui me fait regarder le tout comme un rêve.

Ballades

Le moine de Saint-Benoît

FRAGMENT

Si je publie cette ballade sans la terminer, je dois dire que mon but n'a pas été de lui donner cette sorte d'intérêt qui naît souvent d'une curiosité désappointée. J'avouerai que mon intention était de poursuivre le récit jusqu'à la fin ; mais je n'ai jamais pu être content de mon travail, et si je joins ce fragment à mes oeuvres poétiques, c'est par déférence à l'avis de quelques personnes dont l'opinion mérite des égards, et qui se sont opposées à mon projet de supprimer entièrement mon Moine de Saint-Benoît.

La tradition qui m'en a fourni l'idée est connue dans le comté de Mid-Lothian, où se trouve la maison appelée aujourd'hui Gilmerton-Grange, et à qui jadis on avait donné le nom de

Burndale, d'après l'aventure tragique que je vais rapporter.

La baronnie de Gilmerton appartenait autrefois à un seigneur nommé Heron qui avait une fille de la plus grande beauté. Cette jeune personne fut séduite par l'abbé de Newbattle, couvent richement doté sur les rives de l'Esk, et qu'habite aujourd'hui le marquis de Lothian. Heron fut informé des amours de sa fille, et sut aussi que le moine avait été favorisé dans ses criminelles intentions par sa nourrice, qui demeurait dans cette maison de Gilmerton-Grange. Il conçut le projet d'une terrible vengeance sans être arrêté ni par le saint caractère dont le préjugé revêtait les ecclésiastiques, ni par les droits plus sacrés de la nature.

Il choisit une nuit sombre et orageuse, pendant laquelle les amants s'étaient donné rendez-vous ; il fit entasser autour de la maison des broussailles desséchées avec d'autres combustibles, et y mit le feu. La maison et ceux qu'elle renfermait ne formèrent bientôt plus qu'un amas de cendres.

Le début de ma ballade m'a été suggéré par ce

curieux extrait de la vie d'Alexandre Peden, l'un de ces apôtres errants et persécutés de la secte des caméroniens sous le règne de Charles II et de son successeur Jacques. Cet Alexandre Peden passant dans l'esprit de ses prosélytes pour être doué d'une puissance surnaturelle : peut-être se l'était-il persuadé à lui-même ; car les lieux sauvages que ces malheureux fréquentaient et les dangers continuels qu'ils couraient dans leur état de proscription, ajoutaient encore à la sombre superstition de ce siècle d'ignorance.

À peu près dans ce même temps Alexandre Peden, dit son biographe, fut dans la maison d'André Normand, où il devait prêcher pendant la nuit. Après être entré il s'arrêta un moment, s'appuya sur le dos d'un fauteuil en se couvrant la tête. Soudain il se relève, et dit : Il y a quelqu'un dans cette maison pour qui je n'ai aucune parole de salut. Après quelques moments de silence il ajouta : Il est étrange que le démon refuse de sortir pour nous empêcher de commencer la bonne oeuvre.

Alors une femme sortit ; c'était une vieille qui

avait toujours été vue de mauvais oeil, et qui passait même pour sorcière.

(La vie et les prophéties d'Alexandre Peden, ex-ministre du saint Évangile à New-Glenluce, partie II, 26)

I

Le pape célébrait le saint sacrifice avec le pouvoir qu'il a reçu du ciel d'effacer les péchés des hommes. C'était le grand jour de Saint-Pierre.

Le peuple était agenouillé dans le temple ; chaque fidèle allait recevoir l'absolution de ses fautes en baisant le pavé de l'enceinte sacrée.

II

Toute l'assemblée est immobile et muette au moment où les paroles de la grâce vont retentir

sous les voûtes.

Soudain le pontife tressaille de terreur ; la voix lui manque ; et lorsqu'il veut élever le calice il le laisse tomber à terre.

III

– Le souffle d'un grand coupable, s'écrie-t-il, souille ce jour pieux ; il ne peut partager notre croyance ni éprouver le saint effet de mes paroles.

C'est un homme dont aucune bénédiction ne peut calmer le coeur troublé ; c'est un malheureux dont l'odieuse présence profane toutes les choses saintes.

IV

Lève-toi, misérable, lève-toi et fuis ; crains mes imprécations. Je t'ordonne de ne plus étouffer ma voix par ton aspect profane ; fuis.

Au milieu du peuple était agenouillé un

pèlerin recouvert d'un capuchon gris ; venu des rives lointaines de sa terre natale, il voyait Rome pour la première fois.

V

Pendant quarante jours et quarante nuits il n'avait proféré aucune parole, et toute sa nourriture avait été du pain et l'eau des fontaines.

Au milieu du troupeau de pénitents aucun n'était prosterné avec plus d'humilité ; mais lorsque le pontife eut parlé, il se leva et sortit.

VI

Il reprit le chemin de sa terre natale, et dirigea ses pas fatigués vers les plaines fertiles du Lothian et vers la cime azurée des montagnes de Pentland.

Il revit les ombrages de l'Esk, berceau de son enfance, et cette rivière si douce qui porte à la mer le tribut de ses flots argentés.

VII

Des seigneurs accoururent au-devant du pèlerin ; des vassaux vinrent fléchir le genou devant lui ; car parmi les Chefs guerriers de l'Écosse aucun n'était aussi brave que lui.

Il avait versé plusieurs fois son sang pour la patrie, et les rives du Till avaient été témoins de ses exploits.

VIII

Salut, lieux ravissants où coulent les ondes limpides de l'Esk ; salut, cimes aériennes des rochers, et vous ombrages inaccessibles aux rayons du soleil.

C'est là que le poète est heureux de s'égarer avec la Muse ; c'est là que la beauté peut trouver un asile discret pour parler de ses amours !

IX

Qui n'admirerait la noble architecture de ce château d'où le cor annonce l'arrivée des rois ? Qui ne se plairait sous les noisetiers d'Auchendinny et près de Woodhouselee qu'habite un blanc fantôme.

Qui ne connaît les bocages de Melville, les vallons de Roslin, Dalkeith, asile de toutes les vertus, et Hawthorden, que le nom de Drummond a rendu classique ?

X

Cependant le pèlerin évite tous ces lieux enchanteurs, et chaque jour il suit le sentier solitaire qui conduit à la ferme incendiée de Burndale.

Ce lieu est d'un aspect triste ; le désespoir seul pourrait s'y plaire ; les murs en ruines semblent menacer de leur chute celui qui s'en approche, et la toiture est noircie par les traces du feu.

XI

C'était un soir d'été ; les rayons affaiblis du jour arrêtés sur la crête de Carnethy la nuançaient d'une teinte de pourpre.

La coche du couvent annonçait l'heure des vêpres dans les chênes de Newbattle ; à l'hymne de la Vierge céleste se mêlait la voix solennelle de l'airain.

XII

Le vent apporta les derniers sons de cette harmonie religieuse à l'oreille du pèlerin au moment où il s'avancait dans le sentier accoutumé.

Plongé dans ses rêveries profondes, il levait enfin les yeux lorsqu'il fut parvenu à ce séjour mélancolique où l'oeil ne pouvait apercevoir que des ruines.

XIII

Il soupira avec amertume en contemplant ces murs calcinés, et un moine de Saint-Benoît étendu sur une pierre.

– Que le Christ t’écoute, dit le serviteur du ciel : tu es sans doute quelque pèlerin malheureux ? Lord Albert le fixe avec des yeux surpris et attristés, mais il ne répond rien.

XIV

– Viens-tu de l’Orient ou de l’Occident ? demanda le moine. Apportes-tu de saintes reliques, as-tu visité la châsse de saint Jacques de Compostelle, ou viens-tu de la chapelle de saint Jean de Beverley ?

– Je ne viens point du pèlerinage de Compostelle ; je n’apporte point des reliques d’Orient, mais j’apporte une malédiction de notre Saint-Père le pape, une malédiction qui me suivra partout.

XV

– Cesse de le croire, infortuné pèlerin ! Fléchis le genou devant moi, et confesse ton crime afin que je puisse t’absoudre.

– Et qui es-tu, moine, pour avoir le droit de me remettre mes péchés, lorsque celui qui tient les clefs du ciel et de la terre n’a pu m’en accorder le pardon.

XVI

– Je viens, dit le moine, d’un climat lointain ; j’ai parcouru plus de mille lieues exprès pour venir absoudre un coupable d’un crime commis dans ce lieu même.

Le pèlerin s’agenouilla, et commença en ces termes sa confession, pendant que le moine appuyait une main glacée sur sa tête humblement fléchie

.....

Notes

Note 1. – Paragraphe IX.

La baronnie de Pennycuik, appartenant à sir George Clerk, soumet son propriétaire à une singulière obligation : il est tenu de monter sur un large quartier de roche, et d’y donner trois fois du cor chaque fois que le roi vient chasser dans le Borough-Muir. On admira à juste titre le château de Pennycuik, tant pour son architecture que pour le paysage qui l’avoisine.

Note 2. – Même paragraphe.

Auchendinny sur l’Esk, en dessous de Pennycuik, est la demeure actuelle de l’ingénieur H. Mackenzie, auteur de *l’Homme sensible (the Man of feeling)*.

Note 3. – Même paragraphe. – *Roslin, Dalkeith.*

Le château et la vallée romantique de Roslin, jadis habité par la famille de Saint-Clair, appartient aujourd'hui au comte de Roslin.

Dalkeith est la résidence de la famille Buceleuch.

Le roi du feu

*« Il porte avec lui les
bénédictions des mauvais
génies, qui sont des
malédictiones véritables. »*

Conte oriental.

Cette ballade fut composée à la demande de M. Lewis pour être insérée dans ses *Contes merveilleux*. Elle est la troisième des quatre qui forment la série consacrée aux esprits élémentaires. Cependant l'apostasie du comte Albert est presque historique. On lit dans les *Annales des croisades* qu'un chevalier du Temple, appelé Saint-Alban, passa du côté des Sarrasins et défit les chrétiens dans plusieurs batailles, jusqu'à ce qu'il périt lui-même sous les murs de Jérusalem de la main de Baudouin.

I

Vaillants chevaliers et belles dames, prêtez l'oreille aux accords de ma harpe ; je vais vous parler d'amour, de guerre et de prodiges ; peut-être, au milieu de votre bonheur, donnerez-vous un soupir à l'histoire du comte Albert [et] de la tendre Rosalie.

II

Voyez-vous ce château sur le roc escarpé ? Voyez-vous cette jeune beauté les larmes aux yeux ? Voyez-vous ce pèlerin qui revient de la Palestine ? Des coquillages ornent son chapeau ; il tient un bourdon à la main.

III

– Bon pèlerin, dis-moi, je t'en supplie, dis-moi quelles nouvelles tu apportes de la Terre-Sainte ?

où en est la guerre sous les remparts de Solime ?
que font nos guerriers, la fleur de notre noblesse ?

IV

– La victoire nous sourit sur les rives du Jourdain ; nous avons conquis Gilead, Nablous et Ramah. Le ciel daigne récompenser la foi de nos chevaliers au pied du mont Liban ; les païens fuient ; les chrétiens triomphent.

V

Une belle chaîne d'or était entrelacée dans les tresses de ses cheveux ; Rosalie la pose sur la tête blanche du vieux pèlerin : – Bon pèlerin, dit-elle, reçois cette chaîne pour prix des nouvelles que tu as apportées de la Terre-Sainte.

VI

Mais dis-moi, bon pèlerin, as-tu vu dans la

Palestine le vaillant comte Albert ? Lorsque le croissant a pâli devant la croix victorieuse, le comte Albert n'était-il pas le premier des chrétiens au pied du mont Liban ?

VII

– Belle demoiselle, l'arbre se pare de verdure, le ruisseau promène ses eaux argentées dans le vallon, ce château brave les assaillants, et l'espérance nous flatte et nous séduit : mais, hélas ! belle demoiselle, tout ici-bas ne fleurit que pour mourir.

VIII

Le feuillage de l'arbre se flétrit, la foudre éclate et consume les murs des châteaux, le cristal limpide des fontaines se trouble, et l'espérance s'envole... Le comte Albert est prisonnier sur le mont Liban !

IX

Rosalie se procure un cheval rapide comme l'éclair ; elle s'arme d'une bonne et fidèle épée ; elle s'embarque pour la Palestine, résolue d'aller arracher le comte Albert à l'esclavage du soudan.

X

Hélas ! le comte Albert se souciait peu de Rosalie, le comte Albert tenait peu à sa foi et à son serment de chevalier. Une belle païenne avait conquis son coeur volage. C'était la fille du soudan qui régnait sur le mont Liban.

XI

– Brave chrétien, lui a-t-elle dit, veux-tu obtenir mon amour, tu dois faire tout ce que j'exigerai de toi. Adopte nos lois et notre culte, tel est le premier gage de tendresse que te demande Zuléma.

XII

Descends ensuite dans la caverne où brûle éternellement la flamme mystérieuse qu'adorent les Curdes ; tu y veilleras pendant trois nuits en gardant le silence : ce sera le second gage d'amour que recevra de toi Zuléma.

XIII

Enfin tu consacreras ton expérience et ta valeur à chasser de la Palestine les profanes chrétiens, j'accepterai alors le titre de ton épouse, car le comte Albert aura prouvé qu'il aime Zuléma.

XIV

Albert a jeté de côté son casque et son épée, dont la garde figurait une croix ; il a renoncé au titre de chevalier, et a renié son Dieu, séduit par la beauté de la fille du mont Liban ; il a pris le cafetan vert, et paré son front du turban.

XV

Dès que la nuit arrive, il descend dans le caveau souterrain dont cinquante grilles et cinquante portes de fer défendent l'accès. Il veille jusqu'au retour de l'aurore, mais il ne voit rien si ce n'est la lueur de la flamme qui brûle sur l'autel de pierre.

XVI

La princesse s'étonne, le soudan partage sa surprise ; les prêtres murmurent en regardant Albert ; ils cherchent dans ses vêtements, et y trouvent un rosaire, qu'ils lui arrachent et jettent aussitôt.

XVII

Il redescend dans la caverne, et y veille toute la nuit en écoutant le sifflement lointain des

vents ; mais rien d'extraordinaire ne frappe son oreille ou sa vue ; la flamme continue à brûler sur l'autel solitaire.

XVIII

Les prêtres murmurent ; le soudan s'étonne de plus en plus pendant qu'ils chantent leurs airs magiques. On cherche encore sous les vêtements d'Albert, et l'on trouve sur son sein le signe de la croix qu'y avait imprimé son père.

XIX

Les prêtres s'efforcent de l'effacer, et y parviennent avec peine ; l'apostat retourne dans l'autre mystérieux ; mais en descendant il croit entendre quelqu'un qui lui parle à l'oreille : c'était son bon ange qui lui disait adieu.

XX

Ses cheveux se hérissent sur sa tête, son coeur s'émeut et s'agite ; il recule cinq pas, hésitant de poursuivre sa route ; mais son coeur était endurci... et bientôt le souvenir de la fille du mont Liban étouffe tous ses remords.

XXI

À peine a-t-il dépassé le premier arceau de cette voûte souterraine que les vents soufflent des quatre points du ciel ; les portes de fer s'ébranlent et gémissent sur leurs gonds ; le redoutable roi du feu arrive sur l'aile de l'ouragan.

XXII

La caverne tremble à son approche, la flamme s'élève avec un nouvel éclat ; les explosions volcaniques des montagnes proclament la présence du roi du feu.

XXIII

L'oeil ne peut mesurer sa taille ni distinguer sa forme ; le tonnerre est son souffle, l'orage est sa voix : ah ! sans doute le coeur vaillant du comte Albert s'émut en voyant le roi des flammes environné de toutes ses terreurs.

XXIV

Sa main tenait une large épée brillant d'une lueur bleuâtre à travers la fumée ; le mont Liban tressaillit en entendant parler le monarque : – Avec cette épée, dit-il au comte, tu vaincras jusqu'au jour où tu invoqueras la Vierge et la croix.

XXV

Une main à demi voilée par un nuage lui remet le fer enchanté que l'infidèle reçoit en fléchissant les genoux. La foudre gronde dans le lointain, la flamme pâlit au moment où le fantôme se retire

sur l'ouragan.

XXVI

Le comte Albert se réunit aux guerriers païens : son coeur est perfide ; mais son bras est tout-puissant. La croix cède, et le croissant triomphe depuis le jour où le comte a embrassé la cause des ennemis du Christ.

XXVII

Depuis les cèdres du Liban jusqu'aux rives du Jourdain les sables de Samaar furent inondés du sang des braves ; enfin les chevaliers du Temple et les chevaliers de Saint-Jean vinrent avec le roi de Salem secourir les soldats de la croix.

XXVIII

Les cymbales résonnent, les clairons leur répondent ; les lances sont en arrêt ; les deux

armées en viennent aux mains. Le comte Albert renverse chevaux et cavaliers, et perce les rangs des chrétiens pour rencontrer le roi Baudouin.

XXIX

Le bouclier orné d'une croix rouge eût été une vaine défense pour le roi chrétien contre l'épée magique du comte Albert ; mais un page se précipite entre les deux adversaires, et fend le turban du fier renégat.

XXX

Le coup fut si violent que le comte fléchit la tête jusque sur le pommeau de sa selle, comme s'il eût rendu hommage au bouclier du croisé, et il laissa involontairement échapper ces mots : *Bonne grâce, Notre-Dame !*

XXXI

L'épée enchantée a perdu toute sa vertu ; elle abandonne la main du comte, et disparaît à jamais ; – il en est qui prétendent qu'un éclair la reporta au redoutable monarque du feu.

XXXII

Le comte grince les dents ; il étend sa main armée du gantelet, et d'un revers il jette le jeune téméraire sur le sable. Le casque brisé du page laisse voir en roulant ses yeux bleus et les boucles d'or de sa chevelure.

XXXIII

Le comte Albert reconnaît avec horreur ces yeux éteints et ces cheveux souillés de sang. Mais déjà les Templiers accourent semblables au torrent de Cédron, et le fer de leurs longues lances immole les soldats musulmans.

XXXIV

Les Sarrasins, les Curdes et les Ismaélites reculent devant ces religieux guerriers ; les vautours se rassasièrent des cadavres de ces infidèles depuis les sources de Bethsaida jusqu'aux collines de Nephtali.

XXXV

La bataille est terminée sur la plaine de Bethsaida... Quel est ce païen étendu parmi les morts ? quel est ce page immobile à ses pieds ?... C'est le comte Albert et la belle Rosalie.

XXXVI

La jeune chrétienne fut ensevelie dans l'enceinte sacrée de Salem ; le comte fut abandonné aux vautours et aux chacals. Notre-Dame prit en merci l'âme de Rosalie, celle d'Albert fut portée par l'ouragan au roi des flammes.

XXXVII

Le ménestrel chantait ainsi sur sa harpe le triomphe de la croix et la défaite du croissant. Les seigneurs et les dames soupirèrent au milieu de leur gaieté, en entendant l'histoire du comte Albert et de la belle Rosalie.

Le noble Moringer

ancienne ballade allemande du quinzième siècle

Sir Walter Scott nous apprend que la légende sur laquelle est fondée cette ballade a rapport à un incident qui, non seulement en Germanie, mais dans toutes les contrées de l'Europe, a dû arriver plutôt cent fois qu'une, du temps que les croisés guerroyaient pendant de longues années en Palestine, et laissaient leurs dames inconsolables sans aucune nouvelle de leur sort. Une histoire à peu près semblable, mais sans l'intervention de saint Thomas, est racontée d'un des anciens seigneurs du château de Haigh, dans le comté de Lancastre, héritage patrimonial de la dernière comtesse de Balcaras ; les détails en sont représentés sur un des vitraux de cet antique manoir.

I

Je veux raconter l'ancienne histoire d'un chevalier de Bohême, celle du noble Moringer. Uni à une dame aussi fraîche que le beau mois de mai, il reposait auprès d'elle dans la couche nuptiale, lorsque soudain il lui dit : Noble dame de mon coeur, écoute bien mes paroles.

II

J'ai fait le voeu d'un pèlerinage à une chapelle lointaine. Je suis obligé d'aller chercher la patrie de saint Thomas et de laisser la mienne. Tu resteras ici avec tous les honneurs de notre rang ; jure-moi seulement sur ta foi que tu attendras mon retour pendant sept ans et un jour.

III

Triste et les larmes aux yeux, la noble dame répondit : – Apprends-moi, chevalier, quels sont tes ordres pendant ton absence. Qui commandera tes vassaux ? Qui gouvernera dans tes domaines, et qui sera le fidèle gardien de ta dame quand tu seras loin d'elle ?

IV

Le noble Moringer repartit : – N'aie aucun souci de tout cela ; il est maint vaillant gentilhomme qui dépend de mes bienfaits ; le plus fidèle gouvernera mes domaines et mes vassaux ; il sera le gardien éprouvé de mon aimable compagne.

V

Comme chrétien, je suis forcé d'observer le voeu qui me lie ; quand je serai loin, sous les climats étrangers, souviens-toi de ton chevalier

sincère. Cesse, ma douce amie, de t'affliger, ta douleur serait vaine ; permets à ton Moringer de partir, puisque Dieu a reçu son vœu.

VI

Le noble Moringer s'arrache de son lit, descend, et rencontre son chambellan avec l'aiguière et son manteau bordé d'une riche fourrure : il jette son manteau sur ses épaules, lave ses mains dans l'eau froide, et y baigne son front.

VII

– Or, écoute-moi, sire chambellan, dit-il ensuite ; tu es un vassal fidèle, et telle est ma confiance en ta vertu éprouvée, que, pendant sept ans, tu gouverneras dans mes tours ; tu guideras mes vassaux au combat, et je remets en tes mains la foi de ma dame jusqu'à mon retour.

VIII

Le chambellan était franc et sans détour ; il répondit brusquement : – Demeurez, mon seigneur, gouvernez chez vous et recevez de moi cet avis : la fidélité de la femme est fragile. – Sept ans, avez-vous dit ; je ne répondrais pas sept jours de la foi d’aucune dame.

IX

Le noble baron se détourne et s’éloigne avec un coeur plein de souci ; son brave écuyer le rencontre près de là. Il était l’héritier de Marstetten, c’est à lui que Moringer s’adresse avec anxiété : – Fidèle écuyer, consens-tu, lui dit-il, à recevoir de moi cet important dépôt pendant que je passerai les mers ?

X

Consens-tu à veiller sur mon château, à protéger mes domaines, à conduire mes vassaux à

la chasse et à la guerre, à engager ton honneur pour la foi de ma dame pendant sept ans, et à la garder comme notre sainte Vierge fut gardée par le bienheureux saint Jean ?

XI

L'héritier de Marstetten était franc, généreux, mais vif, ardent et jeune ; il répondit sans hésiter et avec trop de présomption : – Mon noble seigneur, bannissez tout souci, faites votre voyage, et fiez-vous à mes soins jusqu'au terme de votre pèlerinage.

XII

Comptez sur mon serment et mon honneur que j'engage pour garder vos domaines, défendre vos tours et aller à cheval avec vos vassaux ; quant à votre aimable dame, si vertueuse et si chérie, je parie ma tête que son amour pour vous n'éprouvera aucun changement, vous absenteriez-vous pendant trente années.

XIII

Le noble Moringer reprit courage en l'entendant parler ainsi. L'inquiétude fut bannie de son sombre front, et la tristesse de ses traits ; il dit à tous un long adieu, mit à la voile, et il erra dans la terre de saint Thomas pendant sept années et un jour.

XIV

Le noble Moringer dormait dans un jardin lorsqu'un songe prophétique vint agiter ses sens assoupis ; une voix lui dit à l'oreille : – Il est temps, seigneur baron, de te réveiller. Un autre va posséder ta dame et ton héritage.

XV

Une autre bannière est arborée sur ta tour ; un bras étranger guide les rênes de tes coursiers, et ta

vaillante troupe de vassaux fléchit sous une nouvelle autorité. Elle aussi, ta dame bien-aimée, jadis si fidèle et si tendre, va, cette nuit, dans le château de son père, épouser l'héritier de Marstetten.

XVI

Le noble Moringer s'éveille en sursaut et s'arrache la barbe. – Oh ! que ne suis-je jamais né ! s'écrie-t-il ; que viens-je d'entendre ? Perdre ma seigneurie et mes domaines, ce serait pour moi un faible souci, mais Dieu ! qu'un infidèle écuyer épouse ma belle dame !

XVII

Ô bon saint Thomas, écoute-moi, je te prie : tu es mon patron ! un traître me dépouille de mes domaines pendant que j'accomplis mon vœu ; il couvre d'infamie mon épouse naguère si pure, et moi je suis dans une terre étrangère où il me faut subir cette honte.

XVIII

Ce fut le bon saint Thomas qui exauça la prière de son pèlerin, et qui lui envoya un sommeil si profond qu'il absorba tous les soucis du chevalier : il se réveilla dans la belle terre de Bohême, sur le bord d'une petite rivière ; à sa droite était un château élevé, à la gauche un moulin.

XIX

Moringer tressaille comme s'il était délivré d'un enchantement ; étourdi de surprise et de joie, il porte autour de lui ses regards : – Je reconnais, dit-il, les antiques tours de mon père, le moulin et la rivière. Béni soit le bon patron qui a écouté la prière de son triste pèlerin.

XX

Il s'appuie sur son bourdon et s'avance vers le moulin ; ses traits sont si altérés qu'aucun de ses vassaux ne reconnaît son maître. Le baron dit au meunier : – Mon bon ami, par charité, apprenez à un pauvre pèlerin bohémien ce qui se passe ici.

XXI

Le meunier répond : – Je n'ai rien à vous apprendre, si ce n'est que la dame de ces domaines va choisir un nouvel époux ; son premier est mort dans une terre lointaine. C'est ce que chacun dit, du moins. Sa mort nous afflige tous ; c'était un bon seigneur.

XXII

C'est de lui que je tiens ce petit moulin qui me fait vivre. Que la paix soit dans la tombe avec le baron ; il fut toujours généreux pour moi ; quand viendra la Saint-Martin, et que les meuniers

prendront leur péage, le prêtre qui priera pour Moringer recevra une chape et une étole.

XXIII

Le noble Moringer commence à gravir le coteau. Bientôt, l'air triste et fatigué, il est près de la porte. – Venez, dit-il, à mon secours, ô vous saints habitants du ciel, qui êtes sensibles à la pitié ; faites-moi avoir accès dans mon château pour rompre ce funeste mariage.

XXIV

Il frappe à la porte, qui rend un son triste ; il appelle : sa voix a un accent douloureux et lent, car le chagrin affaisse son coeur, sa tête, sa voix et sa main. Le gouverneur du château se présente. Moringer lui dit : – Ami, allez apprendre à votre dame qu'un pèlerin venu de la terre de saint Thomas demande un jour d'hospitalité.

XXV

J'ai fait une longue route, mes forces sont presque épuisées ; si elle me ferme sa porte, je ne verrai pas le soleil de demain. Je demande la couche et l'aumône du pèlerin, au nom de saint Thomas, et pour l'âme de Moringer son époux jadis bien-aimé.

XXVI

Le gouverneur va trouver sa dame et lui dit : – Un pèlerin épuisé de fatigue est à la porte du château ; il demande l'hospitalité, et le don des pèlerins au nom de saint Thomas, et pour l'âme de Moringer votre noble époux.

XXVII

Le tendre coeur de la dame fut ému. – Ouvrez la porte, répondit-elle ; que le pèlerin soit le bienvenu au banquet et au lit qu'il demande ; et puisqu'il invoque le nom de mon époux, il aura

s'il veut la permission d'habiter ce château pendant un an et un jour.

XXVIII

Le gouverneur ouvre la porte, le noble Moringer en a franchi le seuil : – Je te rends grâces, ciel compatissant, dit-il, puisque tout pécheur que je suis, tu as fait rentrer dans son château le véritable seigneur.

XXIX

Alors le noble Moringer entre dans la grand'salle d'un pas lent et mélancolique. Il est chagrin de voir que personne ne semble le reconnaître ; il s'assied sur un banc, accablé de douleur ; il n'y reste qu'un temps très court, qui lui paraît un siècle.

XXX

Le jour baisse, le banquet est terminé, l'heure approche où les nouveaux époux se rendront au lit nuptial. – La coutume de ce château, dit un des compagnons du fiancé, veut qu'aucun hôte ne reste parmi nous, à moins qu'il ne chante une chanson.

XXXI

Le jeune époux, assis auprès de sa dame, prend la parole : – Mes braves ménestrels, dit-il, laissez vos harpes ; notre hôte pèlerin doit chanter pour se conformer à l'ancienne coutume, et je le récompenserai de sa complaisance avec un beau vêtement et avec de l'or.

XXXII

Le pèlerin obéit.

– Les chants du vieillard glacé par les années ne respirent que la tristesse ; ni l'or ni les

vêtements qu'on lui promet ne sauraient inspirer sa voix. Il fut un temps, joyeux fiancé, qu'assis à une table aussi riche que la tienne, j'avais à mon côté une épouse dont les charmes étaient aussi doux que ceux que tu vas posséder.

XXXIII

Mais le temps a gravé ses rides sur mon front, il a blanchi ma tête ; au lieu de mes cheveux bouclés et du teint fleuri de mon visage, il m'a laissé ces traits flétris et cette barbe grise ; jadis riche, aujourd'hui pauvre pèlerin, je suis à la fin du voyage de la vie, et je mêle à vos chants d'hyménée celui de la triste vieillesse.

XXXIV

La noble dame écoute ce lai mélancolique, et ses larmes coulent sur les malheurs du vieux pèlerin. Elle dit à son échanson de prendre une coupe d'or et de la porter au pauvre vieillard, afin qu'il la vide pour l'amour d'elle.

XXXV

Le noble Moringer laissa tomber au milieu du vin un anneau nuptial des plus riches et des plus brillants : ô vous, qui m'écoutez, je vous apprends que c'était le même anneau qu'il avait reçu de sa dame le jour de leur mariage.

XXXVI

Il dit ensuite à l'échanson : – Rends-moi un service, et si mes jours heureux reviennent, tu recevras une riche récompense ; rapporte cette coupe à cette fiancée si belle, et réclame de sa courtoisie qu'elle daigne boire au vieux pèlerin.

XXXVII

L'échanson était affable ; il ne lui refusa rien. Il reprend la coupe d'or et la porte à la fiancée.

– Madame, dit-il, votre hôte vénérable vous

renvoie cette coupe, et réclame de votre courtoisie que vous daigniez boire au vieux pèlerin.

XXXVIII

L'anneau a frappé les yeux de la dame ; elle le regarde de plus près, et soudain on l'entend s'écrier : – Le noble Moringer est ici ! Vous l'auriez vue alors s'élançant de son siège toute baignée de larmes. Pleurerait-elle de joie ou de regret ? c'est aux dames à nous le dire.

XXXIX

Mais sa bouche du moins exprime des actions de grâces, et remercie tous les saints qui ont ramené le noble Moringer avant l'heure de minuit. Elle s'écrie avec serment que jamais épouse ne fut aussi fidèle qu'elle, que jamais épouse ne fut aussi cruellement éprouvée.

XL

– Oui, dit-elle, je réclame ici la louange due aux épouses fidèles qui conservent sans reproche la foi qu’elles ont jurée ; comptez et recomptez cent fois ; – si vous comptez bien, sept ans et un jour seront écoulés quand l’heure de minuit sonnera.

XLI

Alors Marstetten se lève et tire son épée du fourreau, puis il va s’agenouiller devant Moringer, et jette son glaive à terre : – J’ai trahi mon serment et ma foi de chevalier, dit-il ; prends donc, mon souverain, l’épée de ton vassal, et fais tomber sa tête.

XLII

Le noble Moringer sourit, et répond : Il acquiert quelque sagesse celui qui a voyagé sept ans et un jour. Ma fille a aujourd’hui ses quinze

printemps ; on la dit aimable et belle : je te la donne au lieu de la fiancée que tu perds, et je la reconnais pour mon héritière.

XLIII

Que le jeune fiancé accepte la jeune épouse, le pèlerin reprend la sienne, qui a tenu sa parole jusqu'au dernier moment. Mais grâces soient rendues au bon gouverneur du château, qui m'a ouvert la porte ; car si je n'étais venu que demain, je venais un jour trop tard.

Mélanges poétiques

Le pèlerin

Oh ! ouvrez la porte, ouvrez par pitié ; la bise souffle avec violence, la neige tombe par flocons et couvre toute la plaine : il est difficile de trouver le sentier.

Je ne suis point un vagabond qui frappe à la porte du château pour y chercher un refuge après avoir chassé le daim du roi ; mais un vagabond lui-même dans une nuit pareille aurait quelques droits à la compassion.

Je suis un pèlerin fatigué, affaibli par de longs voyages, j'erre au loin pour faire pénitence de mes péchés. Oh ! ouvrez pour l'amour de Notre-Dame, obtenez la bénédiction du pèlerin.

J'apporte des indulgences de Rome et de saintes reliques. Ah ! si ce n'est pas assez pour vous décider à m'ouvrir, ouvrez-moi du moins par charité.

Le lièvre est tapi dans son gîte, le cerf est à

côté de la biche, et moi, pauvre vieillard, exposé à l'orage, je ne puis trouver aucun asile.

Vous entendez le mugissement sourd de l'Ettrick ; son cours est grossi par les pluies ; je serai forcé de traverser à gué les sombres flots de l'Ettrick si vous n'avez pitié de moi.

Elle reste fermée la porte de fer à laquelle je frappe. Le coeur du châtelain est encore plus inaccessible, puisqu'il peut entendre, sans en être ému, mes douloureuses plaintes.

Adieu, adieu ! Puisse la vierge Marie, quand vous serez chargé d'ans et infirme, vous faire la grâce de ne jamais avoir besoin de l'asile que vous me refusez.

Le maître du château, mollement étendu dans sa couche, dédaigne son humble requête ; mais souvent au milieu des orages de décembre il entendra de nouveau cette voix plaintive ;

Car lorsque l'aurore brilla sur l'onde de l'Ettrick à travers les vapeurs, elle découvrit un cadavre sans vie parmi les sureaux de la rive : c'était le cadavre du pèlerin.

La vierge de Neidpath

Selon une tradition du Tweeddale, pendant que le château de Neidpath, près de Peebles, était habité par les comtes de March, une passion mutuelle s'alluma entre une fille de cette noble famille et le fils du laird de Tushielaw dans la forêt d'Ettrick. Comme les parents de la jeune fille se refusèrent à une union peu assortie, le jeune homme s'exila dans les pays étrangers. Pendant son absence sa maîtresse tomba malade de langueur, et enfin le père consentit à ce que le fils du laird fût rappelé, comme seul moyen de lui sauver la vie. Le jour qu'il était attendu et qu'il devait traverser Peebles pour se rendre à Tushielaw, la jeune fille, quoique épuisée, se fit transporter sur le balcon d'une maison appartenant à sa famille pour voir passer celui qu'il lui était enfin permis d'aimer. Son inquiétude et son empressement donnèrent tant de force à ses organes qu'elle distingua, dit-on, le

bruit des pas du cheval à une longue distance ; mais Tushielaw, qui ne s'attendait pas à la trouver si changée ni à la voir dans un tel lieu, passa outre sans s'arrêter et sans même ralentir le pas. La jeune fille, incapable de supporter ce coup, expira dans les bras de ses suivantes.

On trouve un récit analogue à cette tradition dans le conte d'Hamilton, Fleur-d'Épine.

I

Oh ! la vue des amants est perçante, et leur oreille entend de loin : au terme de l'existence, l'amour peut accorder une heure de force et de santé. La maladie avait pénétré dans l'appartement de Marie, la douleur l'avait affaiblie, quoiqu'elle fût assise en ce moment sur la tour de Neidpath pour épier le retour de son amant.

II

Ses yeux si brillants sont flétris et troublés, ses regrets ont consumé la fraîcheur de son teint ; on pourrait voir pendant la nuit la clarté d'un flambeau à travers sa main amaigrie. Par intervalles le vermillon colore passagèrement ses joues, par moments elle devient si pâle que ses suivantes croient qu'elle va rendre le dernier soupir.

III

Toute son énergie semble être concentrée dans les deux sens de l'ouïe et de la vue ; avant que le dogue, gardien du château, ait dressé l'oreille, elle entend les pas du coursier ; à peine un point apparaî-t-il dans le lointain, qu'elle reconnaît son amant, et fait un geste pour le saluer : elle se pencha sur les créneaux comme prête à voler à lui.

IV

Il arrive, il passe et jette sur elle un regard indifférent comme sur une étrangère ; les tendres paroles que Marie bégaya furent perdues dans le bruit des pas du coursier. La voûte du château, dont l'écho répond au plus léger murmure, put à peine saisir le faible gémissement qui annonça que le coeur de Marie venait de se briser.

L'absence de Williams

J'ai été privée de tout bonheur le jour que tu m'as quittée pour monter sur un vaste navire, et parcourir l'immensité des mers ! Oh ! maudit soit ton vaisseau ! j'errai sur le rivage ; et je le maudis parce qu'il me séparait de mon Williams.

Tu as suivi ta fortune au loin sur les vagues, tu as souvent combattu les flottes de la France et de l'Espagne. Le baiser du retour vaut trente baisers d'adieu ; j'ai retrouvé mon Williams.

Quand le ciel était sombre et que les vents gémissaient, je m'asseyais sur le rivage, les larmes aux yeux ; je pensais au navire sur lequel était mon Williams, et je désirais que la tempête soufflât tout entière sur moi.

Maintenant que ton noble vaisseau est au mouillage, et que Williams absent est en sûreté parmi nous, je trouverais des sons harmonieux dans le mugissement des vents qui poursuivraient

les flots écumeux sur les grèves d'Inchkeith.

Quand les tonnerres étincelaient, que les canons tonnaient et que tous les coeurs se réjouissaient d'une grande victoire, je pleurais en secret sur les dangers des combats, et ta gloire suffisait à peine pour me consoler.

Mais tu vas maintenant entretenir mon impatiente curiosité de l'histoire de tes aventures et de tes nobles cicatrices. Ah ! crois-moi, je pourrai sourire, quoique une larme vienne mouiller mes yeux ; car les récits de la guerre sont doux après le danger.

Oh ! que d'incertitudes quand la distance sépare les amants, quand leurs yeux ne peuvent plus être les interprètes de leurs coeurs ! Que de fois les plus tendres deviennent volages !... l'amour des plus fidèles a son flux et reflux comme la mer.

Parfois, – pouvais-je m'en empêcher ? – je soupirais en me demandant si l'amour changeait d'accents comme l'oiseau sur les arbres touffus. Maintenant je ne veux pas savoir si tes yeux ont été volages ; il me suffit que ton coeur loyal m'ait

été fidèle.

Sois le bienvenu de tes courses sur les flots, toi qui viens de braver les fatigues et les périls pour l'honneur ; toi qui viens de fournir des récits aux annales de la gloire, sois le bienvenu, mon guerrier, dans les bras de Jenny.

C'est assez humilier la Hollande et l'Espagne pour l'amour de la gloire ; tu ne me feras plus pleurer, tu ne me quitteras plus ; je ne veux plus me séparer de mon Williams.

Table

Contes.....	4
Les aventures de Martin Waldeck	5
Le Bahr-Geist.....	25
Ballades	62
Le moine de Saint-Benoît	63
Le roi du feu.....	76
Le noble Moringer	91
Mélanges poétiques	110
Le pèlerin	111
La vierge de Neidpath.....	113
L'absence de Williams.....	117

Cet ouvrage est le 193^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.